

source n'est que dans le zèle. Notre maître est content de nous; il a vu peu de jeunes gens de notre âge qui eussent aussi peu d'idée de ce que c'est que la musique, et aussi peu d'oreille, c'est ce que vous savez. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que notre bonne volonté nous fera réussir et qu'elle nous a gagné le cœur de notre maître, qui nous donne de grandes espérances...

Adolphe et son frère firent un séjour à Paris en 1822, où les douze frères et sœurs se trouvèrent réunis pour la dernière fois avec leurs parents, à l'occasion du mariage de leur sœur aînée, M^{me} Babut.

Adolphe écrivait :

A M^{me} HERMÈS-JUVENTIN.

Paris, 22 Juin 1822.

... Il n'y a pas jusqu'à ces deux petites mignonnes (ses deux jeunes sœurs) qui ne soient venues m'entendre dimanche dernier. Je prêchais à la petite église¹, et B. en avait fait autant huit jours avant. C'est un beau jour pour nous que celui où nous sommes montés en chaire pour la première fois en présence de mon père et de notre famille. Les catholiques m'ont joué un mauvais tour

¹ Sainte-Marie.

avec leur procession. Il en a passé une devant l'église au milieu de mon sermon, tambour battant. Le prédicateur, par une présence d'esprit étonnante dans un jeune homme, s'arrêta sans se troubler, comme son père, qui avait prévu la chose, le lui avait conseillé avant qu'il montât en chaire ; et au bout de quelques minutes, quand la piété des catholiques eut cessé de se faire entendre, il reprit tranquillement le fil de son discours. Vous connaissez, je pense, ces processions, et vous savez que la piété du clergé catholique les fait célébrer par toute la France, avec plus de solennité que jamais...

Vous avez su la triste raison qui a empêché le voyage de G. ; il s'était beaucoup réjoui de faire cette tournée en Suisse ; j'espère qu'elle ne sera que remise, et qu'il se présentera quelque autre occasion. Comment se porte M^{me} Bazin ? Ne voyez-vous pas quelquefois les dames Grivel ? Oh ! si cela est, accablez-les d'amitiés de notre part ; dites-leur combien nous avons eu de plaisir à voir Georges et la famille Vernes, et de regret à ne pas les voir aussi. M^{me} Munier fera-t-elle le portrait de M^{me} Grivel ? Compte-t-elle toujours retourner à Auchy sans passer par Paris ? Dans ce cas, je ne crois pas pouvoir résister à la tentation d'aller passer un jour à Auchy. Mais quel dommage de ne pas les voir à Paris, un peu de suite ! Il faut convenir que dans cette affaire-là nous avons eu du malheur.

Nous avons vu M. Grenus et je remercie mille

fois M^{me} B. de nous avoir procuré ce plaisir. Il nous a récité une fable de sa façon que M^{me} B. ne connaît peut-être pas; comme elle est fort courte, Je vais la transcrire à son intention.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

Explique-moi, disait un jour Pomone

A la déesse du Printemps,

Pourquoi l'homme, comblé de nos plus beaux présents,

Dès que, chassant l'Été je ramène l'Automne,

A la tristesse s'abandonne,

Tandis qu'à ton retour il renaît au plaisir ?

— Ce mystère dont tu l'étonnes

Se peut, répondit Flore, aisément éclaircir :

Moi je promets, et toi tu donnes;

Et pour l'homme espérer vaut mieux que de jouir.

M. Grenus nous dit que quelques personnes lui avaient conseillé de retrancher le dernier vers de cette fable, parce que la chose se comprend d'elle-même, et serait exprimée peut-être plus finement. Mais il paraissait croire lui-même qu'il ne fallait pas sacrifier la simplicité du bon goût à la finesse, à laquelle on met trop de prix dans notre siècle; et il finit par nous dire : *La Fontaine l'aurait sûrement mis*. Cette remarque m'a paru charmante.

A SA MÈRE.

8 Novembre 1822.

En revenant de rendre ma proposition. — Voici mon tour, et j'ai eu mon paquet. J'ai eu par-